

Porquie triolet n'ame pas lè fèmalle

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 9

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il est intéressant de voir comment on a apprécié le rôle de la femme bien avant qu'il fût question du suffrage féminin.

Écoutons Salomon, lorsqu'il était encore sage. (Livre des *Proverbes*, chap. XXXI.)

« Qui trouvera une femme vaillante. Son prix surpasse de beaucoup celui des perles.

» Le cœur de son mari se confie en elle, et les profits ne lui manquent pas.

» Elle file la laine et le lin et fait de ses mains ce qu'elle veut.

» Elle est comme les navires d'un marchand, elle amène son pain de loin.

» Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et distribue la nourriture à sa famille et la tâche à ses servantes.

» Elle pense à un champ et l'acquiert; du fruit de ses mains elle plante une vigne.

» Elle ceint ses reins de force et affermit ses bras.

» Elle voit que son labeur est récompensé; sa lampe ne s'éteint point la nuit.

» Elle met ses mains à la quenouille et ses doigts tiennent le fuseau.

» Elle ouvre sa main au pauvre et la tend à l'affligé.

» Elle ne craint point la neige pour sa famille car toute sa famille est vêtue de laine cramoisie.

» Elle se fait des couvertures; ses vêtements sont de pourpre et de fin lin.

» Son mari est considéré aux parvis, lorsqu'il siège avec les anciens du pays.

» Elle fait du linge et le vend, et elle donne des ceintures au marchand.

» Elle a pour parure la pureté et le travail et ne craint pas l'avenir.

» Elle ouvre la bouche avec sagesse et des instructions aimables sont sur ses lèvres.

» Elle surveille tout dans la maison, et ne mange point le pain de la paresse ».

Schiller, dans le *Chant de la cloche*, dit sur le même sujet :

« Il faut que l'homme se lance dans les luttes de la vie, qu'il travaille et s'efforce, qu'il plante et crée; qu'il gagne par la ruse, par la force; qu'il tente le sort et hasarde pour conquérir la fortune. Alors affluent les dons infinis; son grenier s'emplit de biens précieux, les espaces s'étendent, la maison s'élargit.

» Et au dedans règne la chaste ménagère, la mère des enfants; elle gouverne sagement dans le cercle domestique, elle instruit les filles, modère les garçons, occupe sans cesse ses mains diligentes, et par l'esprit d'ordre multiplie le gain. Elle emplit de trésors ses coffres odorants, tourne le fil autour du fuseau qui bourdonne, amasse dans son armoire propre et polie la laine éblouissante, le lin blanc comme la neige, joint à l'utile l'élégance et l'éclat, et jamais ne se repose ».

La femme gardera-t-elle ce beau rôle en entrant dans l'arène politique, en prenant part à ces luttes, où les hommes perdent trop souvent le sens du juste et le bon sens ?

— Eh ! que ces hommes sont pourtant fous quand il y a ces votes, disent nos braves femmes de la campagne.

Que sera-ce lorsque les femmes feront aussi nos vilaines manières et qu'il y aura deux fous à la maison ?

Quoi qu'on en dise, les anciens comme les modernes, ont placé la femme sur un piédestal élevé. Aujourd'hui il semble qu'elle aspire à descendre, comme aurait dit Paul-Louis Courier.

E.

Le coiffeur idéal. — Dans une de nos villes romandes, on lit sur l'enseigne d'un coiffeur : « Je rase vite et je me tais »

Notre armée sur l'écran. — Au *Lumen* du 1^{er} au 4 mars et au *Royal-Biograph*, du 8 au 11, film sensationnel et officiel : *L'armée suisse* et son activité. — Matinées et soirées.

PORQUIE TRIOLET N'AME PAS

LÈ FÈMALLE

N'amo pas lè fèmale po bin dâi z'affère, so desâi Triolet, ne m'ein dèvasâ pas. Ne sâvant pî fère bin adrâi lo poeing. Ne sant pas fotey d'accouilli dâi pierre. Ne pouant pas pî sè ludzî su lè leque sein tsesî : quand sè sant bin eimbrèye, na pas lâi allâ à tsavon, ie fant on chaut.

Lè fèmale l'ant pouâre de tot, dâi z'èpèlue, dâi terrau, dâi ratte, dâi renaille, mimameint dau nè. Quand lè que tonne, ie sè betant lè duve mau su lè z'orolhie. Dâi iâdzo ie sè vant catsî tant que dèso lau lhi. Se l'oûdant on coup de canon, âo bin que sâi on croûfo pètàiru, vignant tote passâte et fant dâi siellâie à épouâirî on martsau.

Ie n'ant pas mè d'accouet qu'on crazet. On derâi que l'ant de l'idye de râva na pas dau sang. De rein ie sant mafite et sant tot dan long à pïornâ. N'ouserant jamé allâ dessus ou lau que breinne, âo bin âo fin coutset d'on perrâ, mimameint dein on pouâ. Sant adî à pioulâ quemet dâi groche bedanne.

Ie grifougnant quemet lè tsat. Por quant à lau dere oquie de secret, lâi faut pas peinsâ. Atant lo bramâ dein on einbochau âo mâtet de la Ripouna. Onn'hâora aprî, ti lè soriau de la vela se lo redzipettant. Na, ie pouant pas teni lau leinga. Inutilo.

Et pu quand l'è que sant ein nièze avoué dâi z'autrè fèmale, na pas sè baillî quemet no on bon tire-tè-lèvè âo bin on rimmoua-tè de sorta, ie fant la potta. Pouant la ferè dâi dzo doureint, dâi senanne, dâi mâi, sein sè rein dere.

Assebin ie nyoussant po rein, po on ozî què crèvâ, po onna cortèya de fi, po onna taquenisse. N'ant pas vergogne de pliora. Dâi iâdzo que lâi a, ie fant mimameint asseimblîant. On sè crâi que l'ant bin dau mau, on ein a pedhî, on va po lè remettre de bouna et pu adan no trèzant la leingta.

Ie fant on moui de chimagrie. Sant orgolbiauze quemet on piaû su on molan. Sè breinnant quand lè que martsant. Sè tignant pè la rîta. S'eimbransant quand sè vâyant.

Sè betant assebin de l'idye de Cologne per dessus lau motchau de catsetta et pè lau tita. Avoué dâi grattacu sè fant dâi collier.

Por quant à lau mor, lau breinne sein arretâ. Ie faut que dèvasant : on derâi lo mécanique; taboussant à l'ècoula, âo pridzo, dèvant lo meryau, dein lè tserrâre, âo lhi, et tant qu'âo pètolet. Avoué cein que quand barjaquant, l'è rappo à lau tsapî, à lau z'haillon, à lau nioton, à lau s'affutiau et à moui d'autre bougrerie. On pao pas pî sè rappelâ de tot.

Ma fâi, ie n'amo pao lè fèmale.

(D'après le « Livre de Blaise », de Philippe Monnier).

MARC A LOUIS.

Au foyer du « Conteur ». — Nouveaux abonnés : MM. Emile Uldry, à Fribourg; Jaggi, café de la gare, Gimel; François Pasche, Cercle libéral, Neuchâtel (procuré par M. Cuarny).

L'ANNIVERSAIRE DU POÈTE

Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !
(Les *Feuilles d'automne*).

C'ÉTAIT, mardi, le 116^e anniversaire de la naissance de Victor Hugo, né le 26 février 1802. A ce propos, le *Temps* a consacré un article à la mémoire du grand poète. L'auteur, qui signe P. S., rappelle les critiques violentes qu'a suscitées l'œuvre de Victor Hugo, du vivant de celui-ci, et le jugement sottement dédaigneux porté sur cette œuvre par certains jeunes « pontifes » de l'école moderne, — car ils ont aussi et combien, à leur manière, le défaut de pontifier qu'ils reprochent avec hauteur à l'auteur de la *Légende des siècles*.

« ... La plupart des ennemis de Voltaire, et en terminant, M. P. S., qui n'ont pas désarmé non plus, sont aussi ceux de Victor Hugo. Il avait évidemment un intérêt majeur à faire passer l'un pour un misérable, l'autre pour un imbécile, ces deux hérauts du progrès, de la raison et de la liberté. Voilà tout le secret de ces campagnes menées par d'habiles gens à qui beaucoup de badauds ont naïvement emboîté le pas. »

Et, maintenant, rappelons un passage d'un morceau des *Feuilles d'automne*, portant numéro XL et qui fut écrit en novembre 1833. Il retrouve, en quelques parties, dans les événements actuels, un certain regain d'actualité.

Je hais l'oppression d'une haine profonde,
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du

Sous un ciel inclement, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux ture,

[livré]

La Grèce, notre mère, agonise éventrée,
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête;
Lorsqu'Albani gouverne au pays de Caton;
Que Naples mange et dort; lorsqu'avec son bâton
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi cadu;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique
Quand Vienne tient Milan; quand le lion belge
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon
Quand un Cosaque affreux que la rage transporte
Viole Varsovie, échevelée et morte,
Et souillant son linceul, chaste et sacré lambeau
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau;
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au

[ventre]

Je sens que le poète est leur juge ! Je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

Novembre 1831.

Nos landsturmiens sous les armes. — On mandait à un brave soldat de landsturm, rétré il n'y a pas longtemps d'un service en Suisse allemande :

— Alors que faisiez-vous, là-bas ?

— Là-bas ?... Oh ! pas grand chose. On mait la garde, et puis, quand on voyait venir qu'un on, criait : Haltewerda ?

— Eh bien, Samuel vous voici rentré au bcaïl ! disait un de ses voisins à un autre landsturmien revenu du même service.

— Eh bien, oué. On est rentré avant hier. C'est bien content que cette guerre soit finie.

Les chansons montagnardes de la Suisse romande

par W. ROBERT

(Reproduit de l'*Echo des Alpes*).

VI

VOULEZ-VOUS assister à une veillée montagnarde ? Lisez l'histoire des *filles de Grandvillard* « que l'amon rîre et badînâ », des beaux armillis du Pays d'en bas.

« Dans la bonhomie du père gruyérien, sait Victor Tissot, il y a un fonds de malin charmant, une pointe d'ironie qui révèle une extrême finesse. Lisez plutôt le *Vipre de Molon*. C'est un père qui parle à son fils :